FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 2 février 1848,

Par PIERRE-PROSPER CAZABAN,
né à Aurice (Landes),
DOCTEUR EN MÉDECINE.

RECHERCHES ET OBSERVATIONS
SUR LA PELLAGRE,
DANS L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-SEVER (LANDES).

PARIS.
RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis.*

1848

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, DOYEN.	MM.
Anatomie	DENONVILLIERS.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	GAVARRET, Président.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie et chimie organique	DUMAS.
Hygiène	ROYER-COLLARD.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. PIORRY.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER.
Pathologie et thérapeutique générales	ANDRAL, Examinateur.
Opérations et appareils	BLANDIN.
Thérapeutique et matière médicale	TROUSSEAU.
Médecine légale	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. CHOMEL. BOUILLAUD. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	ROUX. CLOQUET. VELPEAU. ....
Clinique d'accouchements	DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM. BEAU.
BÉCLARD.
BECQUEREL.
BURGUIÈRES.
CAZEAUX.
DEPAUL.
DUMÉRIL fils.
FAVRE.
FLEURY, Examinateur.
GIRALDÈS.
GOSSELIN.
GRISOLLE.

MM. GUENEAU DE MUSSY.
HARDY.
JARJAVAY.
REGNAULD.
RICHET.
ROBIN.
ROGER.
SAPPEY.
TARDIEU, Examinateur.
VIGLA.
VOILLEMIER.
WURTZ.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Amour filial et reconnaissance sans bornes.

A MON FRÈRE, A MA SOEUR,

ET

A MON BEAU-FRÈRE.

Amitié inaltérable.

A TOUS MES PARENTS.

A MES AMIS.

Dévouement.

RECHERCHES ET OBSERVATIONS

SUR LA PELLAGRE,

DANS

L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-SEVER (LANDES).

PROLÉGOMÈNES.

La pellagre exerçait ses ravages en Italie et en Espagne depuis le milieu du siècle dernier; elle y faisait tant de victimes, qu'elle ne tarda pas à attirer l'attention des gouvernements sur les malheureuses populations qu'elle décimait. Malgré les soins éclairés des médecins, malgré la bienveillante sollicitude de l'autorité, qui se hâta de faire construire des hôpitaux pour y recevoir les pellagreux, on vit cette cruelle maladie s'étendre et s'aggraver chaque jour. Cependant, il y a peu d'années que la plupart des médecins français la considéraient comme une affection tout à fait exotique. Le premier cri d'alarme fut jeté par M. Hameau, docteur-médecin, modeste et savant praticien de la Teste-de-Buch, dans un mémoire lu en 1819 devant la Société de médecine de Bordeaux, et intitulé : *Mémoire sur une maladie de la peau peu connue, observée dans les environs de la Teste, département de la Gironde.* C'est sur les bords du bassin d'Arcachon que ses premières observations furent faites; elles dataient déjà depuis dix ans, lorsqu'il publia son premier travail, dans lequel il n'osa pas donner de nom au fléau. En 1830, M. Brierre de Boismont, qui avait séjourné six mois en Italie, dans les hôpitaux de

Milan, pour y étudier la pellagre, lut devant l'Académie des sciences les travaux qu'il avait faits sur cette maladie; mais il fut à peine écouté : on ne se doutait pas alors que la pellagre existait dans certaines parties de la France.

En 1837, M. Hameau, sur la demande formelle du préfet de la Gironde, qui lui demandait de déterminer les communes landaises où sévissait la pellagre, écrivit un nouvel opuscule, où il accepta pour sa maladie peu connue la dénomination de *pellagre*. Les travaux de M. Hameau eurent pour résultat d'éveiller l'attention des praticiens et d'appeler la sollicitude de l'administration, qui ne put rester inactive devant les ravages produits par cette terrible affection. En effet, M. le préfet de la Gironde rendit le 18 avril 1839, conformément à la délibération du conseil général du même département, prise le 30 septembre 1838, un arrêt par lequel deux médailles de 100 francs chacune seraient distribuées aux médecins qui indiqueraient le mieux la nature de la maladie connue sous le nom de *pellagre*, et les moyens les plus convenables pour s'en préserver, ou s'en guérir, quand elle est déclarée. Un concours fut donc ouvert; plusieurs médecins entrèrent en lice.

M. Hameau fit parvenir à la commission les travaux que nous avons déjà cités.

M. le docteur Lalesque, qui avait commencé par douter de l'existence de la pellagre comme maladie endémique, dans les communes landaises du département de la Gironde, mais dont les doutes ne tardèrent pas à se dissiper, puisque dans une réunion de médecins qui eut lieu à Biganos le 4 juin 1837, il présenta ses considérations sur la pellagre des Landes, envoya aussi un mémoire ayant pour titre : *la Pellagre landaise, sa nature, et les moyens de la prévenir et ceux de la guérir quand elle est déclarée.*

Parmi les pièces envoyées au concours, on en compte encore quatre autres : 1° *Quelques réflexions sur une dermatose qui paraît endémique dans le département des Landes et qu'on peut appeler érythème du printemps,* par M. Beyris, officier de santé à Linxe (Landes) ;

2° *Deux cas de pellagre,* recueillis par M. Courbin, officier de santé à Mios (Gironde) ; 3° *Renseignements sur la pellagre et les moyens d'en faciliter l'étude,* par M. Pauilhac, officier de santé à Arès (Gironde) ; 4° *Remarques historiques et pratiques sur la pellagre,* par M. Mouton, officier de santé à Saint-Symphorien.

Il ne saurait entrer dans le but de mon travail de donner une analyse, quelque succincte qu'elle puisse être, des différents documents que je viens d'énumérer ; elle se trouve, du reste, faite avec beaucoup d'exactitude et de talent dans un rapport très-lucide, présenté au conseil central de salubrité de la Gironde par le docteur L. Marchand, médecin des épidémies et de l'hôpital Saint-André de Bordeaux (1).

Un nouveau mémoire a été publié sur le même sujet, en 1847, par M. Ardusset, médecin des épidémies de Bazas; il a pour titre : *Mémoire sur la pellagre.*

Mais c'est au docteur Marchand qu'est due la description la plus complète de cette maladie régnant dans les contrées landaises ; on la trouve dans son *Rapport général sur la pellagre des Landes,* adressé à M. le préfet de la Gironde en 1843 (2).

Cependant, la pellagre a été observée en France ailleurs que dans les Landes : deux cas ont été vus à Paris, à l'hôpital Saint-Louis, dans le service de M. Gibert, l'un en 1842, l'autre en 1843 ; un autre, contesté par M. Roussel, a été observé à l'hôpital de la Charité par M. Rayer. Mais l'ouvrage le plus complet qui ait été fait en France sur cette maladie est sans contredit celui qu'a publié M. Roussel en 1845. C'est là une monographie excellente, dans laquelle l'auteur

---

(1) Ces mémoires et observations sont publiés dans un ouvrage intitulé : *Documents pour servir à l'étude de la pellagre des Landes,* recueillis par les soins du conseil de salubrité de la Gironde, publiés sous les auspices du ministre de l'agriculture et du commerce, par le docteur L. Marchand.

(2) Cet ouvrage, ainsi que le mémoire de M. Ardusset, sont imprimés dans le recueil déjà cité.

étudie la pellagre dans tous les pays où elle s'est montrée, en lui conservant le nom vulgaire sous lequel elle y est connue. Ainsi, il décrit la pellagre de la Lombardie, le scorbut des Alpes, le *mal de la rosa* des Asturies, le mal de la Teste ou pellagre des Landes, la pellagre du Lauraguais. Ce travail est recommandable non-seulement par les mérites réels qu'on y distingue à chaque page, et que n'ont pu s'empêcher de reconnaître tous les critiques qui en ont donné l'analyse, mais encore par les excellents résultats qu'a produits sa publication. Depuis lors, en effet, l'attention des médecins a été plus vivement excitée, les recherches sont devenues plus soutenues, les observations plus nombreuses. Ainsi, M. Marchand a assuré qu'il y avait plus de 3,000 pellagreux dans le seul département des Landes.

Mais là ne s'est pas borné ce cruel et singulier fléau. Déjà en 1842, 1843 et 1845, la pellagre s'est montrée dans le centre de la France, au sein même de la capitale, où elle a frappé quelques victimes isolées. Mais c'est surtout dans le midi de la France qu'elle a sévi de la manière la plus fâcheuse ; on l'a vue remonter successivement le long du bord du bassin de la Garonne, s'étendre sur la plaine du Lauraguais, et s'avancer du côté des Pyrénées. M. Calé l'observe depuis longtemps dans les environs de Villefranche ; M. Fontan l'a constatée dans le village d'Izaourt ; M. Rousseilhe, dans les environs de Castelnaudary ; M. Th. Roussel, dans les plaines de Nay, près de Pau, et dans d'autres parties du département des Basses-Pyrénées. Aux noms des hommes de l'art dont j'ai déjà parlé, je dois ajouter, pour être juste autant que possible envers tout le monde, ceux de MM. Dubedout, médecin à Lesperon, de M. Arthaud, Lafaille, Lestelle, etc. etc.

Qui pourrait croire que, pendant que les médecins du département de la Gironde et ceux des départements limitrophes s'occupaient avec tant de zèle et d'activité de l'étude de la pellagre, et s'efforçaient de trouver des moyens efficaces pour opposer à ses affreux ravages, leurs collègues du département des Landes (à part

quelques exceptions), et ceux de l'arrondissement de Saint-Sever en particulier, contrée où la pellagre a fait et fait encore de nombreuses victimes, loin de songer à obéir à l'impulsion générale, de suivre le grand mouvement qui s'opérait autour d'eux, restaient dans une complète et insoucieuse indifférence, comme si le fléau ne devait jamais se montrer à eux, comme si depuis plusieurs années il n'était pas constamment autour d'eux? Cela est pourtant si vrai, qu'un jeune et savant médecin de Paris, M. Th. Roussel, envoyé, sur la proposition de l'Académie royale de médecine, par le ministre de l'agriculture et du commerce, pour étudier la pellagre en Espagne et dans le midi de la France, est inutilement venu demander aux sommités médicales de l'endroit des renseignements sur la maladie qu'il avait mission d'étudier. Ces derniers n'ont pu donner aucun détail à leur honorable confrère ; ils lui ont déclaré, de plus, qu'ils ne connaissaient pas la maladie, objet de ses recherches, qu'elle ne régnait ni à Mont-de-Marsan, ni à Saint-Sever, ni dans les contrées environnantes, et qu'ils doutaient même de son existence. Je tiens ces faits de M. Roussel lui-même, qui me les a communiqués de vive voix. Ce jeune médecin, presque découragé par ces réponses, fut sur le point d'abandonner ses investigations, qui menaçaient de devenir infructueuses. Convaincu, cependant, que la pellagre devait exister dans l'arrondissement de Saint-Sever, puisqu'elle avait déjà été observée dans les communes landaises appartenant à la Gironde, ainsi que dans les environs de Mont-de-Marsan, il songea à pousser ses recherches jusque dans l'intérieur même des Landes et à consulter les médecins des campagnes. D'après l'avis du docteur Dubedout, de Saint-Sever, il se rendit à Cauna, village situé à quelques kilomètres de la ville précédente, et dont la population est confiée aux soins intelligents d'un bon et modeste praticien, M. Lestelle, qui se trouvait ce jour-là à Aurice, chez mon père, auprès duquel j'étais venu moi-même passer le temps de mes vacances. L'absence de M. Lestelle ne découragea pas l'infatigable observateur, qui vint lui-même

jusqu'à Aurice, où il nous fit connaître immédiatement l'objet de son voyage et de sa visite. Il ne dut pas, je crois, regretter les instants qu'il passa près de nous; car, le soir même et le lendemain, nous l'accompagnâmes auprès de quelques malades atteints de la pellagre la mieux caractérisée. Il recueillit quelques observations, qui seront publiées plus tard dans le rapport qu'il doit adresser, à la fin de l'année 1848, à l'Académie de médecine et au ministre du commerce. Du reste, on verra dans la partie de mon travail réservée aux observations quels sont les malades que j'ai visités avec M. Roussel. Le peu de temps qu'il a resté parmi nous ne l'a pas empêché de se convaincre de la fréquence de la pellagre dans notre pays, de l'intensité avec laquelle elle s'y montre. Il nous a en outre demandé de nombreux renseignements sur la contrée, sur le degré de bien-être ou de misère des populations, sur la nourriture, les habitations, les coutumes, les mœurs, etc. etc. Tous ces renseignements se trouveront dans la partie de mon travail où je m'occuperai de la topographie de l'arrondissement de Saint-Sever et de l'étiologie de la pellagre.

Depuis combien d'années la pellagre existe-t-elle dans l'arrondissement de Saint-Sever? Jusqu'à présent, cette question est tout à fait insoluble : pas plus ici que dans les landes de la Gironde et dans les autres pays où on l'observe, on n'a pu remonter jusqu'à son origine. M. le docteur Lalesque lui assigne une date bien ancienne, puisqu'il la confond avec la lèpre, dont elle ne serait qu'une modification ou une diminution. Je doute que cette opinion trouve de nombreux partisans. La plupart des praticiens de mon pays qui ont été consultés par moi, et certes je me suis adressé à un grand nombre, m'ont assuré l'avoir observée depuis le moment où ils ont commencé à exercer leur profession; seulement, tous ont été d'un accord unanime pour m'avouer qu'ils ne connaissaient pas cette affection sous le nom de *pellagre,* qu'ils la confondaient dans leur pays, comme dans beaucoup d'autres contrées, sous le nom de *dartres,* avec diverses maladies de la peau. Mon père, qui pratique la médecine à

Aurice depuis 1820, M. Lestelle, qui exerce à Cauna depuis 1822, m'ont assuré avoir vu cette affection dès cette époque, avoir essayé contre elle tous les divers agents fournis par la thérapeutique, et rebutés par des insuccès constants, avoir laissé la maladie suivre son cours, qui se terminait toujours de la manière la plus fâcheuse. Ces *dartres,* c'est ainsi qu'ils appellaient alors la pellagre, disparaissaient à la fin de l'été ou durant l'automne, pour reparaître avec le printemps prochain. Ils envisageaient cette affection, pour eux de nature herpétique, comme très-grave. Ce qu'il y avait encore de bien déplorable pour les malheureux qui en étaient atteints, c'est qu'ils étaient repoussés comme un objet d'horreur par leurs semblables et même par leurs parents. Les jeunes gens et les jeunes filles étaient obligés de renoncer aux liens du mariage, par cela seul qu'ils étaient pellagreux, si toutefois on connaissait la maladie qui était leur partage. Du reste, les personnes qui avaient ces dartres les léguaient le plus souvent à leurs enfants; ainsi, il n'était pas rare de voir toute une famille en proie à cette cruelle affection. Quelques-uns des préjugés dont j'ai déjà parlé existent encore dans nos Landes. Les malheureux pellagreux n'osent pas le plus souvent, soit par honte, soit par crainte de l'indiscrétion de leur médecin, le consulter sur le mal dont ils sont affligés; ce n'est que lorsque l'affection a déjà fait des progrès effrayants qu'ils se décident à réclamer les secours de notre ministère, mais le plus souvent c'est trop tard.

La pellagre est encore très-mal connue dans la plus grande partie du département des Landes; Mont-de-Marsan, Saint-Sever et d'autres villes voisines, comptent des médecins, d'ailleurs très-distingués, qui ignorent complétement cette maladie. Il ne faudrait pas croire que j'eusse l'intention de déverser le blâme sur quelqu'un d'entre eux; je suis le premier à reconnaître qu'ils étaient placés sur un theâtre où ils ne pouvaient guère rencontrer des pellagreux. Cette maladie, en effet, ne règne pas dans les villes; elle est le partage presque exclusif des populations de la campagne, et encore, parmi celles-ci, attaque-t-elle de préférence les plus misérables. Aussi les praticiens des cam-

pagnes, MM. Lestelle, Lafaille, Cazaban père, ont-ils les premiers donné l'éveil sur l'existence et le danger de ce fléau. En lisant les différentes observations publiées par les journaux de médecine, ils n'ont pas tardé à s'apercevoir que l'affection qu'ils connaissaient et traitaient sous le nom de *dartres* d'une nature particulière était identique avec la pellagre des Italiens et celle des Landes, décrite par M. Hameau et d'autres. Ils multiplièrent alors leurs recherches, qui eurent pour résultat de les convaincre de la fréquence de la pellagre dans leur clientèle; j'ai moi-même pris part à leurs nombreuses investigations.

La pellagre règne d'une manière endémique dans le département des Landes; elle sévit particulièrement sur une partie de l'arrondissement de Saint-Sever, où j'ai pu, en peu de temps, l'observer un très-grand nombre de fois. Selon l'avis des médecins qui l'ont sérieusement étudiée, c'est une maladie fort grave, qui chaque jour menace de se propager davantage et contre laquelle ont échoué tous les moyens fournis par la thérapeutique. D'après toutes les considérations précédentes, la pellagre mérite, à tous égards, d'éveiller l'attention des hommes de l'art et d'appeler la sollicitude du gouvernement sur les pays dévastés par ce fléau. Je serais trop heureux si mon travail, dont je suis loin de me dissimuler les imperfections, pouvait y contribuer en quelque chose.

Comme le titre de ma thèse l'indique, je ne dois pas m'attacher à donner une description générale de la pellagre, ce qui a déjà été fait par plusieurs écrivains, et surtout d'une manière bien complète par M. Roussel; mais à faire connaître les traits principaux sous lesquels elle se présente dans mon pays. Pour atteindre ce but, il m'a paru convenable de choisir un certain nombre d'observations offrant la pellagre à ses différents degrés et sous différentes faces; mais avant, je crois utile de donner quelques détails topographiques sur l'arrondissement de Saint-Sever, de faire connaître en quelques mots les mœurs, les usages, etc., de sa population.

TOPOGRAPHIE MÉDICALE DE L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-SEVER (LANDES).

L'arrondissement de Saint-Sever, situé au sud du département des Landes, est borné au nord et au nord-ouest par l'arrondissement de Mont-de-Marsan; à l'ouest, par celui de Dax; au sud, par le département des Basses-Pyrénées; au nord-est, par le département du Gers; à l'est, par ce même département. Son territoire, traversé par plusieurs routes royales et départementales, divisé en deux parties par une belle rivière, l'Adour, qui commence à être navigable près de Saint-Sever, présente aux yeux du voyageur et de l'observateur un aspect bien différent, suivant les lieux où on le considère. Sur la rive droite de l'Adour, à une certaine distance néanmoins, s'étendent de vastes forêts de pins, et des landes allant se confondre avec celles de l'arrondissement de Mont-de-Marsan, qui ne sont elles-mêmes qu'une continuation des immenses déserts de la Gironde. Sur la rive gauche, plus de pins, plus de landes; rien qui ressemble à ce que l'on aperçoit sur le bord opposé. Le territoire est entrecoupé de plaines fertiles, de riches vallons, de charmants coteaux. Si, d'un côté, la nature s'est montrée avare de ses dons, elle les a prodigués, de l'autre, presque avec profusion. Ici, un sol stérile, ingrat, où tout souffre et languit, où tout meurt avant le temps, hommes, animaux et plantes; là, une nature admirable, une population forte, vive, alerte, et présentant toutes les conditions nécessaires pour arriver à la longévité. D'une part, un air corrompu par des émanations infectes répandues par les marais et les lagunes, des habitations basses, humides, insalubres, des vêtements insuffisants et malpropres; de l'autre, une atmosphère pure et vive, des maisons bien construites, élevées, des vêtements, du linge, sinon riches, du moins tenus avec soin et propreté.

Sur la rive gauche de l'Adour, dans les cantons d'Aire, d'Amou, de Geaune, de Hagetmau, dans une partie de celui de Saint-Sever, on cultive le froment, la vigne, les légumes, le maïs, le lin, les pommes de terre ; sur la rive droite, dans la partie nord du canton de Saint-Sever, dans les trois cantons de Tartas, on y récolte du seigle, du maïs, un peu de froment, mais d'une qualité inférieure à celui qui vient en Chalosse, du panis, du millet, un peu de chanvre, des pommes de terre. Dans quelques communes, comme Aurice, le Leuy, Cauna, etc., on a planté quelques vignes qui suffisent presque à la consommation de la population. C'est là une grande amélioration pour cette contrée, où, il y a trente ans, on ne voyait pas de vignobles, où on ne croyait même pas que cette culture pourrait s'y faire avec succès. L'expérience a heureusement démontré le contraire, et il est à espérer que cette innovation, c'est-à-dire l'usage assez fréquent du vin, qui sera son résultat nécessaire, apportera à la constitution de nos paysans d'excellentes modifications. Cette partie du département, qui ne présente guère que des déserts et des forêts de pins, qui est si triste et si rebelle à la culture, a dans ses résines et ses bestiaux une source de richesses. Au reste, le paysan landais supplée, par un travail assidu et poussé souvent jusqu'à l'excès, à l'avarice de la nature ; il possède un grand nombre de brebis, il a des mulets, des bœufs, des chevaux ; avec le fumier qui lui est fourni par ces animaux, il fertilise ces terres ingrates. Aussi le voyageur est-il surpris, en parcourant le département, de trouver plus d'aisance dans la Lande que dans la Chalosse, contrée qui paraît si fertile. Elle l'est réellement ; mais, depuis grand nombre d'années, ce beau pays est dévasté par un cruel fléau, la grêle, ravissant au cultivateur le fruit de ses travaux alors qu'il est sur le point de le récolter.

Les habitants de la Chalosse sont, comme je l'ai déjà dit, d'une stature élevée, bien prise, doués le plus souvent d'un tempérament lymphatico-sanguin ; leur teint est frais, fortement coloré. Ils sont généralement propres, assez bien vêtus, pourvus de linge, qu'ils changent fréquemment. Leur nourriture est saine, le froment est la

base de leur alimentation; ils mangent du pain de blé pendant la plus grande partie de l'année; durant trois ou quatre mois, après la récolte du maïs, ils font usage d'aliments préparés avec la graine de cette graminée, de *maisture*, espèce de pain fait avec la farine de blé de Turquie. Depuis quelques années, ils boivent très-peu de vin; seulement, ils ont pendant quelques mois pour boisson la *piquette*, faite en jetant de l'eau sur du marc de raisin. Il paraîtra fort surprenant, au premier abord, que dans un pays où la vigne est la principale culture, on ne fasse pas usage de vin; cela le sera moins si l'on veut se rappeler que cette partie du département est, depuis quelques années, ravagée par des orages épouvantables, de sorte que le vigneron est obligé de vendre, pour acheter du pain, le peu de vin que la grêle lui a laissé. Les habitants de la Chalosse mangent peu de viandes, et encore celles-ci sont-elles le plus souvent salées : c'est du porc, des oies, des canards, etc., conservés dans du sel. Ils ont en quantité des légumes; rarement ils peuvent se procurer des aliments frais, tels que du bœuf, du veau, etc., qui sont pourtant communs dans ce pays.

Les Landais de l'arrondissement de Saint-Sever, particulièrement ceux du canton ouest et nord-ouest de Tartas, sont d'une petite taille, maigres, chétifs, rabougris; leurs joues ne présentent pas ce vermeil incarnat que l'on remarque sur celles des Chalossais; leur tempérament est, en général, lymphatique ou bilieux. Ils sont sales, malpropres, mal vêtus, changeant très-rarement de linge, ne se lavant complétement que lorsque le hasard les fait tomber dans l'eau. Voici un fait, se présentant rarement il est vrai, qui donne une idée de leur négligence pour les soins de propreté : le dimanche matin, ils se revêtent d'une chemise récemment lavée, pour se rendre au bourg de leur commune et assister aux cérémonies religieuses; le soir, en rentrant dans leur maison, ils la retirent, la conservent pour le dimanche prochain, remettent celle qu'ils avaient ôtée la veille, de sorte qu'il leur arrive souvent de garder le même linge pendant un

mois entier. Leur nourriture se compose de pain de seigle, de *maïs-ture,* d'*escauton,* bouillie grossière faite avec la farine de graine de maïs ou de millet, de l'eau et du sel, de viandes salées, de sardines. Le vendredi et le samedi, jours maigres, ils mangent une espèce de soupe faite uniquement avec quelques légumes, de l'eau et du sel, leur position ne leur permettant pas souvent d'acheter de l'huile, et les sentiments religieux, poussés chez eux jusqu'au fanatisme, les empêchant d'y mettre de la graisse. Du côté de Tartas (canton ouest), le maïs n'est pas aussi usité qu'ailleurs : là, le paysan est si pauvre qu'il est souvent obligé de le remplacer par un aliment encore moins substantiel, par l'*escauton,* fait avec la farine de millet. En général, les paysans landais boivent peu de vin ; dans quelques communes, cependant, la vigne est, comme je l'ai déjà dit, cultivée avec succès. Je ferai remarquer, en passant, que la pellagre s'y montre moins souvent qu'ailleurs.

Les habitations de la Chalosse sont construites en pierre de taille ; elles sont spacieuses, élevées, bien aérées, tenues proprement, situées le plus souvent sur des coteaux élevés. Celles de l'autre rive de l'Adour sont basses, humides, malpropres, environnées de bois ou de marécages, ne présentant en guise de fenêtres que des ouvertures très-étroites ; elles sont construites en bois et en torchis ; le plus souvent les murs, si toutefois on peut donner ce nom à des parois informes, construites avec de la paille et un peu d'argile, présentent de nombreuses crevasses, laissant pénétrer simultanément et l'air et la pluie. Le sol de ces habitations est sale, humide, jamais carrelé ; les chambres, très-étroites, contiennent avec peine les individus entassés les uns sur les autres. De plus, ces maisons sont environnées de plusieurs tas de fumiers et de cloaques infects.

L'air, très-sain dans la Chalosse, est dans les Landes chargé de miasmes et d'émanations putrides provenant des marais et des lagunes qu'on y rencontre en si grand nombre. Les fièvres intermittentes, rares sur la rive gauche de l'Adour, règnent d'une manière endémique

sur la rive droite, où elles se montrent souvent avec le type pernicieux. La phthisie, contrairement à l'opinion de M. Boudin, y est aussi très-fréquente. La fièvre typhoïde y sévit aussi ; la plupart des praticiens du pays la considèrent comme une maladie contagieuse. J'ai visité avec M. Roussel, dont on verra souvent le nom dans ce travail, une famille dont tous les membres étaient atteints à la fois de la fièvre typhoïde.

Le costume de l'habitant de la Chalosse ne diffère pas sensiblement de celui du Landais. Les vêtements consistent, pendant l'hiver, en un habit-veste de laine, ou gilet court avec manches, en un pantalon ordinairement de la même étoffe. Le plus souvent ils n'ont ni bas ni souliers ; pour chaussure, ils ont de gros sabots ferrés, recouverts de guêtres. Leur tête est coiffée d'un bonnet en laine grossière. Ils ont aussi un long et large tablier, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à celui dont s'affublent les cuisiniers. Pendant l'été, ils portent des vêtements ayant la même forme, mais dont le tissu est fait avec du lin grossier ou du chanvre mal tissé. Quand il pleut, ils se revêtent d'une large cape (chamarre), faite en laine ou en chanvre, suivant le degré d'aisance de celui qui la porte.

Le paysan de l'arrondissement de Saint-Sever, comme du reste celui de tout le département des Landes, n'a pas encore ressenti les bienfaits de la civilisation. Il est d'une superstition, d'un fanatisme incroyables ; les idées de magie, de sorcellerie, de maux donnés, règnent sur son esprit, comme si nous étions en plein moyen âge. Dernièrement, tous les journaux ont retenti d'un fait qui paraîtrait imaginé à plaisir, s'il n'allait être bientôt rendu authentique par un procès qui va se dérouler prochainement devant la cour d'assises de Mont-de-Marsan. Une vieille femme donna, vers la fin du mois dernier, une pomme à un enfant, qui, après l'avoir mangée, se sentit indisposé et éprouva des coliques et des vomissements. Les parents, le croyant ensorcelé, courent chez la bonne femme, et lui ordonnent en la menaçant de lever le sort qu'elle a jeté sur lui. Elle proteste en vain de son in-

nocence, elle a beau dire qu'elle ne possède aucun pouvoir surnaturel; on la saisit, on l'entraîne, et on la jette dans un four chauffé pour cuire le pain, d'où on la retire presque entièrement brûlée. Deux jours après, elle succomba. Les meurtriers sont entre les mains de la justice, qui les a fait écrouer dans les prisons de Saint-Sever. Ce fait s'est passé à Batz, canton de Samadet.

OBSERVATIONS.

Observation I. — Bernard Marsan, âgé de vingt-quatre ans, cultivateur, demeurant à la métairie de Peyranon, commune de Cauna, canton et arrondissement de Saint-Sever, département des Landes, doué d'une constitution robuste, d'un tempérament lymphatico-sanguin, avait toujours joui d'une bonne santé jusqu'au commencement du printemps dernier. Je n'ai point, à cette époque, pu observer le malade, puisque je me trouvais à Paris, où je faisais mes études médicales; mais voici les renseignements qui m'ont été communiqués par M. Lestelle, médecin de Bernard Marsan, et ceux que le malade lui-même m'a donnés. Vers les premiers jours d'avril, la face dorsale de ses mains, plus tard, celle des pieds, devint rouge, érysipélateuse, et augmenta de volume. Bientôt apparurent des vésicules nombreuses laissant suinter une sérosité jaunâtre qui, en se desséchant, formait des squames et des croûtes assez épaisses. La surface de la peau était rugueuse, brunâtre, présentant des gerçures et des crevasses qui s'étendaient aux doigts et jusqu'à la face palmaire de la main; elle était cornée et comme calleuse auprès des articulations. L'épiderme se détachait par écailles très-larges et très-épaisses. Le malade m'a dit qu'aux doigts la peau s'enlevait d'une seule pièce, comme un doigt de gant. Le nez, les lèvres, les côtés de la face, le front, la partie de la poitrine qui se trouvait exposée à l'air et au soleil, présentaient les mêmes phénomènes, mais seulement d'une manière moins prononcée. La langue était rouge, fendillée, sillonnée par de profondes gerçures; tout l'intérieur de la bouche présentait aussi des traces manifestes d'une vive inflammation, telles que des aphthes, des ulcérations. La tuméfaction de toutes ces parties était telle, que la déglutition a été pendant longtemps presque impossible.

Avec les symptômes cutanés coïncidèrent des troubles fonctionnels fort alarmants, qui, comme les premiers, ont suivi une marche progressive jusqu'à la fin de l'été. Bernard Marsan perdit peu à peu toute envie de manger; il fut sujet à des langueurs d'estomac, des vomissements; il éprouvait une chaleur mordicante aux extrémités et à toutes les parties qui sont le siége de l'éruption, un sentiment de brûlure à l'intérieur, surtout à la région épigastrique; des douleurs de reins, des coliques. Ptyalisme continuel et excessivement abondant, fièvre; langue sèche, rouge; diarrhée opiniâtre et fatiguant beaucoup le malade; selles ne contenant presque que du sang et simulant une véritable dysenterie; amaigrissement rapide.

Les fonctions de relation sont aussi fortement troublées. Le malade est excessivement faible, morne, triste, hébété. A cette espèce de torpeur succède de temps en temps un délire furieux; ses souffrances sont telles qu'il réclame la mort à grands cris. Il veut quitter le lit pour aller se noyer dans l'Adour, rivière qui passe près de la maison qu'il habite; mais il est retenu par ses parents et sa faiblesse même, qui est extrême. A la fin de juin, son état devient encore plus alarmant. Durant le mois de juillet, époque où la chute de l'épiderme a commencé à se faire par larges plaques, les symptômes se sont un peu amendés; l'appétit est revenu en partie, mais ses forces ne sont pas rétablies. Au mois de septembre, j'ai vu le malade avec M. Roussel, qui, à la première vue, reconnut immédiatement la pellagre, qui n'avait pas du reste été méconnue par M. Lestelle. Je dois à l'obligeance et à l'amitié de cet estimable praticien quelques détails qui trouveront place dans ce travail. Je ne parlerai point de l'état de Bernard Marsan à cette époque, M. Roussel l'ayant examiné avec soin, et devant publier son observation dans son rapport au ministre de l'agriculture et du commerce; je l'ai revu pendant le mois d'octobre, voici ce que j'ai alors observé.

Les mains sont rugueuses, rouges, luisantes, sur leur face dorsale, dans certains points, là où la chute de l'épiderme a eu lieu depuis peu de temps. La peau est plissée, ridée en différents sens; l'épiderme est

mince, transparent comme de la pelure d'oignon. On distingue à l'œil nu des cicatrices ressemblant à celles des brûlures, affectant diverses dispositions, mais demi-circulaires au poignet, surtout dans le sens transversal. La desquamation n'est pas complète partout; l'épiderme épaissi s'enlève encore facilement en certains endroits, si on le saisit avec les ongles. Ces plaques sont larges, d'une couleur brunâtre, du diamètre d'une pièce de 2 francs. Au-dessous, la peau est d'un rouge livide: ces écailles sont plus nombreuses au dos des doigts, dans les intervalles articulaires; les ongles sont jaunes, épais, usés; sur leur partie moyenne, on remarque une dépression profonde qui semble les diviser en deux parties égales. Les deux mains offrent à peu près les mêmes phénomènes; du côté droit pourtant, la desquamation n'est pas aussi avancée que du côté gauche.

Aux extrémités pelviennes, jusqu'au tiers inférieur des jambes environ, on remarque des choses analogues: les pieds sont encore enflés et douloureux, principalement dans les régions malléolaires; çà et là on aperçoit de larges squames soulevées en partie. L'éruption ne s'est pas bornée à la face dorsale, elle a attaqué aussi la plante des pieds; l'épiderme a acquis dans cette région une épaisseur très-considérable. Les ongles sont épais, racornis, usés; ils ne sont pas, comme aux membres supérieurs, divisés en deux parties égales par une dépression.

Le nez est rouge, hypertrophié, offrant à sa surface des petits tubercules d'un aspect terreux; on ne les détache qu'avec difficulté, et si l'on y parvient, c'est en faisant saigner les parties sous-jacentes. On remarque aussi des plaques brunâtres d'épiderme sur le front, les oreilles, le cou, la région sternale de la poitrine, plaques moins larges et moins épaisses qu'aux pieds et aux mains. Là où elles n'existent pas, la peau est rouge, luisante, présente en un mot tous les caractères déjà décrits.

Bernard Marsan est pâle, triste, taciturne, excessivement maigre; ses yeux n'ont aucune vivacité. Il répond avec peine aux questions qu'on lui adresse. Quoique l'appétit lui soit revenu, et que la diar-

rhée ne le fatigue presque plus, il ne reprend pas ses forces. Ses doigts peuvent à peine serrer les objets qu'on lui présente; ses jambes faibles, chancelantes, sont incapables de le soutenir. Il a très-fréquemment des vertiges, des tournoiements de tête; il est obligé de se servir d'un bâton pour marcher, et, malgré cet appui, à peine a-t-il fait quelques pas qu'il est obligé de s'arrêter. Plongé dans une mélancolie profonde, il ne délire plus, comme durant le printemps et le milieu de l'été ; il est triste, indifférent pour tout, presque idiot.

Le père de Bernard Marsan a succombé, vers le commencement de l'année 1847, âgé de soixante ans, à l'affection dont son fils est atteint. La métairie de Peyranon est située sur la rive droite de l'Adour, dans un bas-fond, environnée de marécages, et par conséquent humide. La famille Marsan est loin d'être à son aise; elle est composée de pauvres gens, condamnés à un travail excessif. Ils font usage du froment pendant quatre ou cinq mois; le reste de l'année, ils se nourrissent presque exclusivement de *maisture*, pain de maïs, ne boivent pas de vin, mangent rarement de la viande, et quand cela leur arrive, c'est de viandes salées qu'ils font usage.

J'ai revu Bernard Marsan le 20 novembre 1847; son état ne différait guère de celui où il se trouvait quand je l'observai d'abord. Diarrhée, ptyalisme moins abondant, mais persistant encore, faiblesse toujours excessive. Le malade est constamment forcé de se servir d'un bâton pour se soutenir. Appétit vorace, digestions faciles; intelligence un peu plus nette; ce qu'il y a de particulier, c'est que la peau semble avoir été, durant le temps où je n'ai vu Marsan, le siége d'une nouvelle éruption. La face dorsale des mains et des pieds est couverte de petites plaques moins larges, plus minces que celles dont nous avons déjà parlé. Ce phénomène serait-il dû à ce que les derniers jours de l'automne ont été plus beaux et plus chauds que de coutume?

Observation II. — ~~Jean~~ Pierre Labat, âgé de soixante ans, journalier, demeurant à Bernachin, commune de Souprosse, canton (est) de

Tartas, arrondissement de Saint-Sever, est sujet depuis six ans à une affection de la peau, limitée à la face dorsale des mains, des pieds, au nez, à une grande partie de la figure, au devant de la poitrine. Cette espèce de maladie se montre avec le printemps et disparaît avec l'automne, par la chute de l'épiderme; durant les premières années, celui-ci s'enlevait par des pellicules très-minces. Le malade avait bien éprouvé simultanément ou avant (sa mémoire n'a rien conservé de précis à cet égard) quelques troubles dans les fonctions digestives et de relation; cependant sa santé n'avait pas été profondément altérée, et il pouvait continuer ses travaux, lorsqu'au commencement du printemps dernier, son état s'aggrava d'une manière effrayante. Quelque temps avant l'apparition des symptômes cutanés, il a perdu ses forces et son appétit; maux d'estomac, nausées, chaleur intérieure qui le tourmente beaucoup, et dont il compare la sensation à celle que lui ferait éprouver le contact d'un fer chaud; diarrhée abondante; selles douloureuses, mais non sanguinolentes; ptyalisme continuel, douleur très-vive dans la région lombaire, fièvre; langue rouge, sèche, gercée; chaleur intolérable aux parties du corps qui sont le siége de l'éruption; délire tellement furieux qu'on est obligé de garder le malade à vue; des visions terribles le tourmentent, il lui semble être entouré de flammes prêtes à le dévorer à chaque instant; il déchire avec fureur ses draps de lit, ses couvertures, ne reconnaît personne, même sa femme et ses enfants. La chute de l'épiderme a commencé à la fin de juillet; depuis lors l'état de Pierre Labat paraît s'être amélioré. Voici dans quel état je l'ai trouvé le 24 octobre 1847; j'étais accompagné de MM. Lestelle et Lafaille. Je dois les renseignements précédents à M. Lestelle; je n'ai pu obtenir aucun détail du malade lui-même.

Jean Labat est abattu, pâle, maigre, dans un état d'hébétude et de torpeur caractéristiques; il est constamment couché dans son lit, ses jambes refusant de le porter. J'ai voulu le faire tenir debout, mais vainement; il s'est laissé retomber lourdement. Sa faiblesse est extrême; l'appétit lui est pourtant revenu, il mange même avec vora-

cité; plus de diarrhée, salivation moins abondante, crachotement continu; pouls lent, faible; langue blanche, humide; intelligence profondément altérée. C'est en vain que j'adresse plusieurs questions au malade; il n'a pas l'air de comprendre ce que je lui demande. Ses membres inférieurs sont sujets à des tremblements continuels tellement considérables, qu'il ne peut ni marcher ni même manger sans le secours de quelqu'un.

Les mains, les pieds, sont, à leur surface dorsale, rouges, luisants, dans les parties où la desquamation a eu lieu; raboteux, brunâtres, rugueux, là où se trouvent encore des plaques d'épiderme. La peau est plissée, ridée en différents sens; elle présente des cicatrices nombreuses, les unes linéaires, les autres demi-circulaires : celles-ci se font surtout remarquer au poignet; elle est dure, calleuse auprès des articulations. Les squames qui restent s'enlèvent facilement; elles sont larges, épaisses, d'une couleur brunâtre. Au-dessous de l'épiderme nouvellement détaché, les téguments sont d'un rouge livide, mitigé par quelques lignes et points blanchâtres.

Le 20 novembre, j'ai revu Pierre Labat avec M. Lestelle : son état, qui semblait s'être amélioré depuis quelques jours, est devenu encore plus alarmant. Il est tombé dans un idiotisme complet, il ne comprend absolument rien aux questions qu'on lui fait; il est sujet à un tremblement continuel de ses membres, qui l'empêche d'en faire aucun usage : on est obligé de le lever, de lui porter à la bouche les aliments, qu'il mange du reste avec voracité. Emprostothonos tellement prononcé, qu'on a dû l'attacher à une chaise avec un lien fixé lui-même à un anneau de fer scellé au mur; autrement, la tête et la poitrine viendraient toucher les pieds. Selles involontaires, point de diarrhée ni de constipation; la peau ne présente rien de particulier; la chute de l'épiderme est achevée partout.

Pierrre Labat est pauvre; il occupe une chambre humide, malsaine, exposée au nord. Journalier de profession, il a fait des travaux excessifs; en outre, sa nourriture n'était pas en rapport avec ses fatigues : le pain de seigle a fait la base de son alimentation. Actuelle-

ment, il mange beaucoup de *maisture* et d'*escauton;* à l'époque où le reste de la famille fait usage de pain, on est obligé de préparer pour lui des aliments faits avec la farine de maïs.

Observation III. — Jean Labat, fils du précédent, âgé de vingt-six ans, sabotier, avait constamment joui d'une bonne santé, lorsqu'au commencement du printemps de l'année 1847, il éprouva des langueurs d'estomac, de l'anorexie, des nausées, des vomissements, des coliques, une lassitude générale, et devint tellement faible, qu'il se vit obligé de suspendre ses travaux ; en même temps, il était sujet à des vertiges, des éblouissements, des bourdonnements d'oreille. M. Lestelle, qui avait déjà eu l'occasion d'observer plusieurs cas de pellagre à tous les degrés, pensa que ces symptômes annonçaient l'invasion prochaine de cette maladie ; il s'attendait à chaque instant à voir apparaître les phénomènes ordinaires se manifestant du côté de la peau. Il n'en a pas été ainsi. Depuis la fin de l'été, ce jeune homme se trouve beaucoup mieux; il a recouvré son appétit ; il sent ses jambes plus solides et peut reprendre ses occupations. Malgré l'absence des symptômes cutanés, je n'en serais pas moins porté à considérer Jean Labat comme atteint de la pellagre. Plusieurs causes, en effet, ont pu retarder le développement de l'altération de la peau, qui seule manque pour établir un diagnostic certain. Sabotier de profession, il est par cela même peu exposé à l'action des rayons solaires, qui peuvent, sinon amener, du moins hâter l'apparition des symptômes cutanés. L'influence de l'action du soleil sur la production de l'érythème pellagreux est une croyance si répandue parmi nos paysans, que tous ceux qui en étaient atteints m'ont dit avoir été brûlés par la chaleur solaire. Jean Labat occupe une habitation assez saine ; il ne passe que la nuit dans la maison paternelle ; le reste du jour, il est dans sa boutique, bien aérée, bien propre ; son travail lui donne les moyens de se nourrir assez bien. Depuis longtemps, M. Letelle l'a soumis à un régime convenable. Ces diverses circonstances ne per-

mettent-elles pas de supposer que l'éruption cutanée a été retardée et que la pellagre n'en existe pas moins pour cela?

Le 20 novembre, j'ai revu Jean Labat; il est pâle, un peu amaigri; il se plaint d'une grande faiblesse; sa santé n'est pourtant pas sensiblement dérangée.

Observation IV. — Étienne Desquives, âgé de soixante-quatre ans, demeurant à la métairie de Pellane, commune de Cauna, canton et arrondissement de Saint-Sever, doué d'une constitution forte, d'un tempérament sanguin, s'est présenté à mon observation le 25 octobre 1847. A la face dorsale des mains, la peau est rouge, luisante; l'épiderme y est mince et transparent comme de la pelure d'oignon; il est dur, épais, calleux, aux articulations des phalanges; les mouvements, surtout celui de flexion, y sont difficiles; la peau n'est pas rosée et brillante dans tous les points; on voit dans différents endroits des plaques brunâtres, moins larges, moins épaisses que celles qui nous ont été présentées par les sujets des deux premières observations. Si on les détache, ce qui, du reste, se fait sans difficulté, on aperçoit que les téguments qu'elles recouvraient sont d'un rouge livide; la peau est mince, plissée, ridée; on distingue un grand nombre de cicatrices affectant diverses dispositions; à la face palmaire des mains on ne voit rien de particulier; les ongles sont épais, jaunâtres, recourbés sur eux-mêmes, en partie détruits; la face dorsale des pieds offre des phénomènes tout à fait identiques; le nez est rouge, luisant, comme érysipélateux. D'après les renseignements qui m'ont été communiqués par M. Lestelle, et ceux qui m'ont été donnés par Étienne Desquives, il y a environ vingt ans qu'il est sujet à cette affection de la peau, qui se montre avec les premières chaleurs du printemps, et disparaît à la fin de l'été ou durant l'automne, pour reparaître au printemps suivant. Depuis deux ans seulement, la pellagre semble faire des progrès chez le malade en question; il est sujet, en même temps que se développent les symptômes cutanés, à des maux d'estomac, des vomissements, à une diarrhée assez abondante,

à un ptyalisme continuel ; son appétit et ses forces disparaissent. Depuis deux années, les symptômes cutanés sont aussi devenus plus apparents ; l'épiderme s'enlevait, à la fin de juillet et en août, par larges plaques brunâtres. Du reste, l'état actuel des mains donne une idée assez exacte de l'intensité qu'a dû atteindre l'affection de la peau. Étienne Desquives est maigre, faible, abattu, quoique d'un appétit vorace ; il est presque dans l'impuissance de travailler ; la diarrhée continue ; salivation moins abondante, mais crachotement continuel ; air hébété ; facies exprimant la torpeur et la tristesse.

Observation V. — Jean Desquives, fils du précédent, demeurant à la même métairie de Pellane, est aussi affecté de pellagre. Ses mains et ses pieds présentent à leur surface dorsale des phénomènes tout à fait analogues à ceux que nous venons de remarquer chez le père ; seulement ils sont moins prononcés aux extrémités supérieures ; la peau est rosée, luisante, rugueuse ; elle est plissée, ridée en différents sens ; la coloration est plus prononcée en certains points ; la desquamation est complète presque partout. Aux pieds, on voit encore des pellicules brunâtres que l'on détache avec facilité, et qui sont minces et d'un petit diamètre. La santé de Jean Desquives n'a pas été altérée. Il ne se rappelle pas avoir ressenti aucun dérangement dans les fonctions digestives ; il m'a dit seulement avoir éprouvé de la faiblesse, avoir eu des vertiges, des bourdonnements d'oreille.

Un frère de Pierre Desquives est mort il y a neuf ou dix ans. J'ignore à quelle maladie il a succombé ; mais il avait, lui aussi, d'après les paroles de son frère, des *dartres* aux pieds et aux mains.

L'habitation de la famille Desquives est basse, humide, environnée de marais. Leur position est aisée, leur nourriture saine. Ils mangent du pain de froment et de seigle durant toute l'année ; ils font usage de *maisture*, d'*escauton*, mais non d'une manière exclusive comme la plupart des autres paysans ; ils mangent des viandes salées, des viandes fraîches, des œufs, de la volaille ; ils boivent du vin toute l'année.

Observation VI.— Jeanne Banos, âgée de trente ans, demeurant à la métairie de Zaneseaü, commune de Souprosse, canton (est) de Tartas, éprouva, au commencement du printemps dernier, des langueurs d'estomac, des nausées, des douleurs dans les reins, une constipation opiniâtre, coïncidant avec de la faiblesse, des tintements d'oreille, des vertiges. Cependant ses forces ne l'abandonnèrent pas au point de la forcer à suspendre ses travaux. Ses menstrues devinrent irrégulières, tantôt assez abondantes pour constituer de véritables pertes, d'autres fois à peine appréciables. Vers le mois d'avril, les mains et les pieds devinrent, à leur face dorsale, rouges, comme érysipélateux et un peu gonflés surtout dans la région des malléoles ; quelque temps après l'épiderme tombait par petites pellicules, ayant beaucoup d'analogie avec celles que l'on remarque dans les dartres furfuracées. Ce qui a surtout fatigué la malade, pendant les fortes chaleurs de l'été, c'était un sentiment d'ardeur qui occupait toutes les parties qui étaient le siége de l'érythème, c'est-à-dire la face dorsale des mains et des pieds et le nez ; car cette partie du visage avait été aussi affectée. Les renseignements précédents m'ont été donnés par M. Lestelle ; voici ce que j'ai vu moi-même en octobre 1847.

La malade, qui avait beaucoup maigri, a repris une partie de son embonpoint ; elle est encore pâle ; elle ne ressent plus ni des vertiges, ni des bourdonnements d'oreille, du moins aussi prononcés, depuis que l'exfoliation de l'épiderme est en train de se faire. Tous les autres symptômes se sont amendés en même temps. La chute de l'épiderme est complète partout ; seulement dans les parties où elle a eu lieu, aux mains surtout, les téguments sont rosacés, rugueux, transparents, brillants et offrent des cicatrices nombreuses. D'après M. Lestelle et Jeanne Banos elle-même, sa mère, morte depuis plusieurs années, aurait été atteinte de la même affection.

Jeanne Banos a deux neveux jumeaux, affectés d'héméralopie depuis trois années ; ils ne sont sujets à cette infirmité que pendant le printemps et l'été. Plusieurs médecins italiens, M. Rousseilhe, de Castelnaudary, ont mentionné l'héméralopie comme un symptôme de

pellagre. S'il en était ainsi, ne pourrions-nous pas supposer qu'elle existe déjà chez ces jeunes enfants?

La maison qu'habite Jeanne Banos est basse, humide, sale, malpropre, mal bâtie. Sa nourriture habituelle se compose de pain de seigle mélangé avec un peu de froment, mais surtout de *maisture* et d'*escauton*. Elle mange de temps en temps un peu de viande salée, souvent des sardines; elle ne boit presque jamais de vin. L'eau du quartier qu'elle habite est de fort mauvaise qualité.

Observation VII.—Jeanne Batz, âgée de quarante-quatre ans, restant à Labequaü, commune de Souprosse, canton (est) de Tartas, douée d'une constitution assez faible, d'un tempérament lymphatique, présente à la face dorsale des mains, des pieds, au nez, au cou, sur le front, sur la région sternale et mastoïdienne, des traces évidentes de l'affection cutanée appartenant à la pellagre. Depuis cinq ans, époque où ses menstrues ont cessé de paraître, elle a été sujette à un érythème, qui chaque année se développait avec le printemps et disparaissait avec l'automne pour se montrer de nouveau à la fin de l'hiver suivant. Tous les ans cet érythème se terminait par l'exfoliation de l'épiderme. Sa santé n'avait pourtant pas été bien compromise, puisqu'elle n'a consulté son médecin qu'à la fin du mois de mars dernier. A cette époque, elle perdit son appétit et ses forces; elle éprouva des langueurs d'estomac, des coliques, des douleurs dans les reins, répondant dans tout le trajet de la colonne vertébrale. Ptyalisme d'un goût salé et fort abondant, vertiges, bourdonnements d'oreille, mélancolie, lassitude générale. La peau ne tarde pas à s'affecter. Les parties sur lesquelles l'érythème pellagreux se manifeste habituellement deviennent rouges, enflées, douloureuses; la malade est tourmentée par une chaleur brûlante, qui est surtout sensible aux extrémités. Cependant la rougeur ne tarde pas à disparaître; la surface de la peau devient rugueuse, raboteuse, surtout au dos des pieds et des mains.

Depuis que la desquamation a eu lieu, et actuellement (octobre

1847), elle est presque achevée, particulièrement aux mains et au visage ; les symptômes généraux, qui du reste n'avaient pas été fort alarmants, diminuent encore d'intensité. L'appétit est revenu ; plus de diarrhée, de ptyalisme, de vertiges, de tintements d'oreille. Dans toutes les parties où l'épiderme s'est détaché, la peau est plissée, rouge, présentant des cicatrices nombreuses, les unes linéaires, les autres demi-circulaires, dans le sens transversal, surtout au poignet. Dans certaines régions, aux pieds surtout, on voit encore des plaques d'épiderme desséchées, d'une couleur brunâtre, d'un diamètre considérable ; elles font saillie au-dessus de la peau dont elles rendent la surface rude et raboteuse ; elles se laissent détacher facilement. Au-dessous, les téguments sont d'un rouge livide, nuancé par des points et des lignes blanchâtres.

Jeanne Batz occupe une maison saine, bien bâtie, et dont l'intérieur est tenu avec soin et propreté; elle appartient à une famille aisée de propriétaires, qui se nourrit bien, mange du pain de blé, de la viande, boit du vin habituellement. Elle m'avait d'abord assuré qu'elle n'était sujette à cette espèce de *dartres* que depuis cinq ans. Je l'ai revue depuis, et elle m'a avoué qu'elle en était affectée depuis quinze ans.

Observation VIII. — Jean Darrieutort, âgé de soixante-cinq ans, demeurant à Pascouau, commune de Ronsacq, canton (est) de Tartas, cultivateur, fut, il y a quelques années, affecté, au commencement du printemps, d'un érythème, qui se montra sur la face dorsale des mains, des pieds, au cou, sur les parties les plus saillantes du visage ; en même temps, ou quelques jours avant (les souvenirs du malade ne sont pas bien précis), sa santé était troublée par des langueurs d'estomac, des envies de vomir, une constipation opiniâtre ; il devint triste, faible, abattu, mélancolique ; il avait du dégoût pour toute espèce de nourriture et toute sorte d'exercices. Cependant il travaillait encore quelque peu, mais avec beaucoup de peine. Son état restait le même jusque vers la fin de l'été, c'est-à-dire, jusqu'à ce que

la chute de l'épiderme s'opérât, malgré tous les soins qu'on pouvait lui donner. Alors tous les symptômes, cutanés ou autres, s'amendaient promptement, et Jean Darrieutort se trouvait presque entièrement rétabli dans les premiers jours de l'automne.

Mais depuis deux ans, les choses ne se passent plus ainsi ; la santé du malade ne s'améliore plus quand disparaît l'affection cutanée ; sa constitution s'altère profondément de jour en jour. Voici ce que j'ai observé en octobre 1847 ; les détails qui précèdent m'ont été fournis par M. Lafaille, médecin de Jean Darrieutort. Ce dernier est pâle, excessivement maigre, plongé dans un état de torpeur et d'hébétude très-remarquable ; sa démarche est incertaine, vacillante ; depuis deux ans, il est dans l'impossibilité de vaquer aux travaux des champs. Son état a été encore plus alarmant durant les fortes chaleurs ; alors il était obligé de garder le lit, tant il était faible. Actuellement il s'aide d'un bâton pour se soutenir ; il est sujet à une constipation opiniâtre. C'est là un point qui mérite attention ; car, chez la plupart des autres pellagreux, j'ai eu l'occasion d'observer de la diarrhée, quelquefois même si abondante qu'elle a pu faire croire à une véritable dysenterie. Le malade a encore des vertiges ; il ne tombe pourtant pas aussi souvent. Les facultés intellectuelles, qui avaient été presque complétement abolies (car Jean Darrieutort, après un délire furieux, était tombé dans un état d'idiotisme) sont devenues un peu plus nettes : malgré cela, il répond assez difficilement aux questions qu'on lui adresse.

Les mains sont, à leur face dorsale , rouges, luisantes, comme érysipélateuses dans certaines parties : l'épiderme est rosé, mince, transparent, excepté auprès des articulations, où il est épais et calleux. Sa chute n'a pas eu lieu partout ; on voit encore de larges plaques brunâtres presque aussi épaisses et aussi larges que celles qui se faisaient remarquer sur le malade sujet de notre première observation.

On les enlève facilement en les saisissant avec les doigts ; au-dessous, les téguments sont d'un rouge foncé, mais non pas uni ; car on

aperçoit à l'œil nu, et on distingue mieux à la loupe, des points et des lignes blanchâtres. La surface dorsale des mains présente ici, comme dans les autres observations, des cicatrices linéaires et demi-circulaires, sous forme de rides, et qui ressemblent très-bien aux cicatrices des brûlures.

Les pieds, qui ont été gonflés, offrent des phénomènes analogues; les ongles ont subi les altérations dont nous avons déjà parlé, la dépression médiane exceptée. Le nez est rouge, hypertrophié, présentant, lui aussi, des croûtes brunâtres, plus épaisses, plus difficiles à détacher que celles qui sont aux pieds et aux mains ; on y remarque aussi de petits tubercules d'un aspect terreux; au front, sur le devant de la poitrine, à la face, la peau est rosée, luisante, ridée en certaines parties, rugueuse, rude au toucher, d'une couleur brunâtre en d'autres, là où la desquamation n'a pas eu lieu.

Observation IX. — Jeanne Darrieutort, fille du précédent, âgée de trente ans, mariée, demeurant dans la même maison, offre depuis trois ans des marques évidentes de pellagre; chaque année, elle est sujette, au commencement du printemps, à un érythème qui occupe, comme chez les autres malades, le dos des mains, des pieds, le nez, etc.. érythème qui se termine par l'exfoliation de l'épiderme, vers la fin de l'été ou les premiers jours de l'automne. Sa santé n'a pas été gravement troublée; elle a bien éprouvé quelque désordre dans les fonctions digestives et nerveuses; mais elle a pu, malgré cela, continuer ses travaux. Ce qui l'a beaucoup tourmentée pendant l'été, c'est un sentiment d'ardeur dans l'estomac et une chaleur insupportable dans toutes les parties qui étaient le siége de l'érythème.

Observation X.—Marie Darrieutort, sœur de Jeanne Darrieutort, présente depuis la même époque des phénomènes identiques : seulement les symptômes cutanés n'ont pas été aussi intenses. Selon MM. Lafaille et Lestelle, une autre sœur, morte à Souprosse, il y a deux ans, aurait été aussi affectée de pellagre.

La famille Darrieulors est très-pauvre; elle se nourrit de pain de seigle, de *maisture*, d'*escauton* fait avec la farine de maïs, et d'*escauton* fait avec la farine de millet; elle mange rarement de la viande, et ne boit presque jamais de vin.

Observation XI. — Marie Duprat, âgée de trente ans, mariée, mère d'un enfant, demeurant à Meilhan, est douée d'une constitution assez forte, d'un tempérament lymphatico-sanguin. Il y a deux ans que ses mains, ses pieds, devinrent, à leur face dorsale, rouges, luisants, douloureux; en même temps, elle éprouva des maux d'estomac, des coliques, des douleurs dans les reins, un dévoiement assez fatigant; elle fut sujette aussi à des éblouissements, des vertiges, des bourdonnements d'oreille. Au mois d'août, l'épiderme se détachait par pellicules et de véritables squames : dès cette époque, Marie Duprat se trouvait mieux.

Voici dans quel état elle s'est présentée à moi le 24 octobre 1847 : la peau est d'un rouge brunâtre, luisante, rugueuse, plissée, ridée : l'épiderme est mince, fin, transparent comme de la pelure d'oignon. Aux extrémités supérieures, la chute de l'épiderme s'est faite complétement. On n'aperçoit plus aucune de ces plaques brunâtres dont j'ai trouvé des fragments chez la plupart des pellagreux qui se sont offerts à mon observation. Aux membres pelviens, l'éruption cutanée a envahi jusqu'au tiers inférieur de la jambe. Dans toutes ces parties, la peau présente des traces d'une desquamation récente; il en est de même au nez, au front, sur la région sternale. Dans toutes ces parties, les téguments sont rosés, luisants, plissés; ils présentent de nombreuses cicatrices. L'épiderme est mince, fin, transparent.

L'état général de Marie Duprat est assez satisfaisant. Depuis le mois de septembre, plus de douleurs d'estomac, de diarrhée, de fourmillements ni de chaleurs aux extrémités; plus de lassitude, de vertiges ni d'éblouissements. Mais cette amélioration n'est probablement

qu'apparente. Tous les symptômes reparaîtront avec plus d'intensité le printemps prochain. .

La mère de Marie Duprat, morte il y a quelques années, était affectée de la même maladie. Marie Duprat est dans une position assez malheureuse : sa pauvreté la force à se mal nourrir. Elle ne fait usage ni de viande fraîche, ni de pain de froment, ni de vin. Elle mange du pain de seigle, de la *maisture,* de l'*escauton*. La maison qu'elle occupe est malsaine, comme toutes les habitations de cette contrée.

RÉFLEXIONS.

J'aurais pu donner un plus grand nombre d'observations; car je n'exagère pas en disant qu'en peu de temps, et dans une étendue de pays peu considérable, j'ai vu au moins 40 pellagreux. Il est probable, il est même certain, que j'en aurais rencontré encore d'autres, si j'avais pu pousser mes investigations plus loin, et si les malades, obéissant à un sentiment de fausse honte, n'avaient pris l'habitude de cacher leur mal à tous les yeux. Je me suis contenté des observations précédentes, espérant qu'elles suffiront pour prouver d'une manière bien évidente l'existence de la pellagre dans l'arrondissement de Saint-Sever; pour démontrer qu'elle y sévit d'une manière grave sur les populations les plus malheureuses, pour permettre d'affirmer qu'elle s'y montre avec les mêmes caractères qu'en Lombardie, dans les landes de la Gironde, dans le Lauraguais, dans le département de l'Aude, en un mot, dans tous les pays où elle exerce ses ravages. Nous la voyons en effet s'offrir ici, comme ailleurs, avec trois ordres de symptômes bien tranchés; symptômes dépendant de l'altération de la peau, symptômes fournis par le tube intestinal, symptômes provenant du système nerveux : chaque ordre peut varier dans son mode de développement : mais tous doivent exister, à mon avis, pour que l'on puisse porter un diagnostic certain de la pellagre. Cela posé, disons rapidement quelques mots de la marche, de la durée, de la nature, du siége, du pronostic, des causes et du traitement de la pellagre.

MARCHE. — Comment débute la pellagre? La peau s'affecte-t-elle la première, ou bien remarque-t-on d'abord des désordes dans les fonctions digestives ou du système nerveux? La plupart des observateurs sont en contradiction sur ce point. Les uns font commencer

la pellagre par une faiblesse toujours croissante, par une tristesse et une mélancolie dont on chercherait vainement les causes ; d'autres disent que les individus menacés de cette affection perdent instantanément leur appétit et leurs forces ; d'autres, enfin, accordent la priorité aux symptômes cutanés. Cette diversité d'opinions ne surprendra pas, si l'on songe que la plupart des médecins ne peuvent observer des pellagreux au début de leur affection. Les malades eux-mêmes ignorent en effet leur état : pauvres, malheureux, endurcis aux fatigues, habitués aux souffrances, ils ne réclament les secours de l'art que lorsque la maladie a déjà fait des progrès. Pour eux, son origine date du développement de l'érythème cutané. Comme c'est là le phénomène le plus apparent, il n'est pas étonnant qu'il frappe le premier leur esprit ; aussi font-ils toujours remonter le commencement de leur maladie à la saison du printemps, et disent-ils avoir été brûlés par le soleil. Jetons un coup d'œil rétrospectif sur nos observations, et voyons si nous avons été plus heureux que ceux qui nous ont précédé, et si nous avons pu faire pénétrer quelques rayons de lumière au sein de cette déplorable confusion. Les mêmes doutes existent dans notre travail, la question y reste entourée des mêmes difficultés ; il ne pouvait en être autrement, nous trouvant éloigné du théâtre du fléau durant la saison où il se développe de préférence ; et quand nous aurions été sur les lieux, la négligence des paysans, qui n'appellent un médecin que lorsqu'ils ne peuvent plus travailler, leur répugnance à s'avouer atteints de cette affection, auraient sans doute opposé à mes recherches des obstacles insurmontables. J'ai été forcé le plus souvent de m'en rapporter aux paroles des malades, la plupart très-ignorants, et aux renseignements qui m'ont été fournis par des médecins éclairés, il est vrai, mais qui eux-mêmes avaient été réclamés trop tard pour avoir eu l'occasion d'assister à la naissance de la maladie. Cependant nous n'en croyons pas moins que l'altération de la peau ne soit toujours précédée d'un temps d'incubation plus ou moins long, marqué soit par un affaiblissement toujours croissant, soit par des désordres des fonctions digestives. Nous

trouvons une nouvelle preuve de ces idées dans notre observation troisième.

La pellagre ne parcourt pas ses différentes périodes dans un temps déterminé ; tantôt elle débute avec une grande violence, marche avec une rapidité effrayante, et altère profondément la constitution dans l'espace de quelques mois (obs. 1). D'autres fois, elle peut durer un grand nombre d'années sans produire de bien grands ravages (obs. 4, 7 et 11). D'autres fois elle reste stationnaire pendant un temps assez long, et puis acquiert tout d'un coup une intensité telle qu'elle met les jours du malade en danger (obs. 2 et 8).

Pronostic. — D'après l'opinion de tous les médecins, espagnols, italiens ou français, la pellagre est une maladie grave, qui, parvenue à un degré avancé, est presque toujours incurable. M. le docteur Lalesque ne partage pas ces craintes au sujet de la pellagre des Landes. Après avoir énuméré les divers moyens thérapeutiques qu'on peut lui opposer, il dit : « Heureux quand on n'en est pas réduit au lamentable pronostic de Strambio : *la pellagre confirmée est une maladie incurable*. Mais nous ne sommes pas si durement traités, et je suis bien heureux de dire à mes concitoyens : la pellagre que nous avons n'a pas la malignité de la pellagre italienne, et si cette maladie une fois confirmée est incurable, vous avez la faveur toute spéciale qu'elle se confirme rarement chez nous. » Je suis loin de me trouver dans une pareille sécurité relativement à la pellagre qui règne dans l'arrondissement de Saint-Sever, et qui malheureusement ne se confirme que trop souvent. Je pourrais citer une foule de cas d'individus qui ont succombé à la maladie elle-même, ou qui se sont noyés, voyant leur mal empirer chaque jour (1).

Le pronostic de la pellagre se déduit de la période où la maladie

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai reçu des nouvelles de Bernard Marsan et de Pierre Labat ; ces deux malades se trouvent dans l'état le plus alarmant, et M. Lestelle, leur médecin, s'attend à les voir mourir d'un jour à l'autre.

est parvenue; il est toujours grave et mortel, si les centres nerveux, cérébro-spinal et splanchique sont profondément altérés. Elle sévit aussi avec plus d'intensité sur les individus pauvres, malheureux, malpropres (obs. 1, 2 et 8), que sur ceux qui se trouvent dans une position sociale assez aisée (obs. 7, 4 et 5).

ALTÉRATIONS ANATOMIQUES. — Je ne dirai que peu de mots des altérations produites par la pellagre, n'ayant pas eu l'occasion d'assister à l'ouverture cadavérique d'individus victimes de cette maladie. Cependant il meurt souvent des pellagreux dans notre pays; mon père a voulu plusieurs fois autopsier les cadavres qui avaient succombé, mais il n'a jamais pu vaincre la répugnance des parents. Dans le département des Landes, comme dans celui de la Gironde, les nécropsies sont presque impossibles. Un seul médecin, M. Fortans, a eu l'occasion de se livrer à ce genre de recherches, et encore a-t-il fallu pour cela que l'autopsie fût faite par autorité de justice : c'était sur un individu qui, atteint depuis deux ans de la pellagre, et voyant son mal empirer rapidement, s'était jeté dans un puits, où il avait trouvé la mort. « La muqueuse de l'intestin était très-ramollie, rouge, et remplie de matières diarrhéiques jaunâtres, semblables aux selles qui étaient rendues ; la muqueuse gastrique était fort rouge et fort épaisse vers le pylore et le grand cul-de-sac ; dans le milieu, l'épaississement était moindre. *Poitrine :* rien de particulier. *Tête :* beaucoup de sang extravasé, tenant aux suites de l'asphyxie ; l'arachnoïde était épaissie et opaque et n'offrait pas, par conséquent, la transparence de l'état normal ; la pie-mère est également gorgée de sang, mais dépendant d'une irritation ancienne et nullement de l'asphyxie : elle était parsemée d'une innombrable quantité de petits kystes miliaires, remplis de sérosité. Ces kystes se montraient dans tous les prolongements de la pie-mère et jusque dans les ventricules » (1).

(1) L. Marchand, loc. cit.

Quelles inductions tirer de ce seul examen nécrologique? Que conclure aussi des différentes recherches faites par les médecins italiens Strambio, Fanzago, Gherlando, Pasquali, Gemello Villa, etc.? J. Frank, qui a résumé tous ces travaux, prétend que l'anatomie pathologique n'a encore fourni rien de précis, rien de particulier, qui puisse fournir le caractère essentiel de la maladie dont nous parlons. D'un autre côté M. Th. Roussel, après avoir énuméré toutes les altérations décrites par les observateurs italiens, après avoir aussi exposé celles notées par MM. Rayer, Brierre de Boismont, Gibert, et lui-même, s'écrie, dans un moment de découragement : « Lorsque je comparai, en 1842, le tableau complexe et accentué des symptômes qui s'étaient déroulés sous mes yeux, à celui des altérations anatomiques si vague et si insignifiant, un cri involontaire de découragement m'échappa, et j'ai appris depuis que la plupart des médecins contemporains qui ont voulu apprendre du cadavre le siége et la nature de la pellagre, ont aussi fini par perdre courage en face de ce silence de l'anatomie pathologique. » Plus loin, il ajoute : « Il serait à désirer que les praticiens instruits dont le midi de la France est pourvu ne négligeassent aucun moyen de diriger leurs recherches de ce côté. » J'espère que ces exhortations seront entendues de ceux auxquels elles s'adressent; j'espère que les médecins distingués du département des Landes consacreront une partie de leur temps et de leur talent à l'étude d'une maladie qui sévit autour d'eux d'une manière si fâcheuse. Quant à moi, je ne pourrai fournir que mon contingent de zèle et d'activité : celui-là, du moins, ne fera jamais défaut.

Nature et siége de la pellagre. — Que dirai-je à propos de la nature de la pellagre? que les médecins italiens et espagnols qui l'observèrent les premiers la considérèrent, les uns comme une affection scorbutique, les autres comme une espèce de lèpre, une dégénération de la lèpre, opinion reproduite dans ces derniers temps par le

docteur Lalesque, développée avant lui avec talent par Dalla Bona (1), soutenue par Hensler et Sprengel, et dont M. Rochoux a si bien démontré la futilité devant l'Académie de médecine à l'occasion d'un rapport de M. Joly, sur les documents relatifs à la pellagre, transmis par le conseil central de la salubrité de la Gironde (2); que plusieurs observateurs l'ont envisagée comme un mélange de lèpre et de scorbut qui, en se réunissant, formaient une affection particulière, celle dont nous parlons? Dirai-je encore que, pour Widemar, Jansen et Jacopo Stenade, elle n'était qu'une forme de l'hypochondrie, qui serait devenue endémique par suite de la misère, des chagrins et des souffrances qui étaient alors le partage du paysan et de l'agriculteur; que, pour Sanctorius, Gorter, Frappolli, elle n'était qu'une répercussion de l'humeur insensible de la transpiration; pour Zanetti, une *acrimonie acide;* pour d'autres, une *acrimonie alcaline, muriatique, neutre* ou *neutro-ammoniacale;* une *atonie de l'estomac et du tube intestinal;* une *suroxygénation du sang,* un *virus sui generis,* un *virus pellagreux;* une diathèse, tantôt *hypersthénique,* tantôt *hyposthénique,* pour Borda; une diathèse *asthénique* pour Facheris; une *gastro-entérite* pour Strambio fils; une *inflammation sympathique* entretenue par les premières voies pour M. L. Jourdan; une *gastro-entéro-rachialgie* pour M. L. Marchand? M. Roussel dit: « S'il fallait trouver à la pellagre une place dans la nosologie, j'irais la chercher dans les cadres nosologiques et je la placerais comme Sauvages parmi les cachexies. » Un seul fait important ressort de ces opinions que je me contente d'énumérer, c'est que le siége primitif et principal de la pellagre paraît fixé dans le tube intestinal et le système nerveux.

Étiologie. — Les causes de la pellagre ne sont pas moins difficiles à déterminer que sa nature. Nous allons passer rapidement en

---

(1) *Discorso comparativo sopra la pellagra, l'elefantiasi de Greci,* etc.

(2) Séance du 3 juin 1845.

revue celles qui lui ont été assignées, et puis nous ferons connaître ce que nous pensons nous-même à ce sujet. On a accusé les variations de l'atmosphère, principalement son état hygrométrique, la lumière ou la chaleur solaire.

Casal attribue la pellagre à l'humidité de l'air; M. L. Marchand fait jouer un rôle important à la sécheresse: il suffit de mettre en regard de semblables opinions pour les réfuter l'une et l'autre.

Certains médecins, frappés de voir l'érythème pellagreux se développer au commencement du printemps, et puis s'exaspérer à mesure que les chaleurs devenaient plus intenses, ont cru pouvoir considérer comme cause de la pellagre l'insolation. Certainement, la saison du printemps et les rayons solaires ne sont pas sans influence sur la production de l'affection cutanée; mais tout cela nous paraît incapable de donner naissance aux phénomènes qui constituent la pellagre. S'il en était autrement, pourquoi tous les habitants de la campagne, tous les laboureurs, ne seraient-ils pas attaqués? et d'ailleurs, ne savons-nous pas par la plupart des médecins italiens, ne voyons-nous pas, d'après notre 3e observation, que la pellagre peut exister sans que la peau soit altérée? n'arrive-t-il pas tous les jours que les accidents nerveux et gastriques persistent après la disparition des symptômes cutanés? n'est-il pas possible, en outre, en couvrant les parties exposées au soleil, d'empêcher ou au moins d'arrêter le développement de l'érythème? Du reste, si la pellagre était seulement due à l'action du soleil, elle marcherait en augmentant d'intensité en même temps que les chaleurs, et cependant on n'ignore pas qu'elle se montre surtout au printemps et disparaît ordinairement l'été quand la maladie n'est pas arrivée à un degré trop avancé.

Depuis fort longtemps, la malpropreté à été considérée comme une des causes de la pellagre. Certainement elle n'est pas sans influence sur sa production; mes observations, du moins, tendent à démontrer ce fait: ainsi la pellagre est très-fréquente dans les communes landaises de l'arrondissement de Saint-Sever, où les habitants sont sales,

mal vêtus, tandis qu'elle est fort rare dans la Chalosse, dont les populations ne négligent pas les soins de propreté. Il est pourtant d'autres pays où les individus ne sont pas moins malpropres que dans nos Landes, et où cependant la pellagre n'a pas été encore observée : la malpropreté ne saurait donc jouer qu'un rôle accessoire dans la production de cette maladie.

On a accusé les habitations basses, humides, mal aérées, une atmosphère chargée de miasmes et d'émanations putrides ; nous croyons que, tout en n'accordant pas une trop grande importance à ces causes-là, il faut pourtant en tenir compte. Nous voyons, en effet, la pellagre sévir avec une grande violence sur les communes de la rive droite de l'Adour qui se trouvent dans ces mauvaises conditions, tandis qu'on ne la rencontre que de loin en loin sur la rive gauche, où les habitations sont saines, où l'air est vif et pur.

Tous les observateurs ont constaté que les habitants de la campagne sont exclusivement atteints, et encore parmi eux la pellagre attaque-t-elle de préférence les plus pauvres et les plus misérables. Les individus qui habitent les villes, les petites villes, en sont exempts. Je ne connais aucun cas de pellagre observé à Saint-Sever, Tartas, Mugron, etc. Cette maladie est aussi moins commune dans les bourgs que dans l'intérieur de la campagne. Toutes mes observations, la troisième exceptée ont été recueillies sur des laboureurs.

M. Hameau pense que la pellagre est produite par un virus qui se communiquerait de la brebis à l'homme ; la brebis donnerait ainsi un mal auquel elle est sujette, mal qui consiste en un tournoiement de tête, la diarrhée et une rougeur entre les cuisses ; mais il est beaucoup de communes, dans les Landes mêmes, où il n'y a pas de brebis, et où cependant règne la pellagre. M. Ardusset, médecin des épidémies de Bazas, cite plusieurs observations de pellagreux qui n'avaient jamais eu de contact avec ces animaux. Les individus qui ont fait le sujet de mes cinq premières observations se trouvent dans des conditions analogues.

M. Ardusset signale, comme cause occasionnelle de la pellagre des

Landes, la *nature*, la *poussière* du sol de ce pays. Il suffit, pour réfuter cette singulière opinion, de faire observer que la pellagre règne dans diverses contrées dont le sol est bien différent de celui des Landes.

Depuis un grand nombre d'années, plusieurs médecins italens ont attribué la pellagre à l'usage du maïs. M. Balardini a, dans ces derniers temps, soutenu cette opinion, qu'il a appuyée sur un grand nombre de faits; M. Roussel l'a adoptée à son tour, et développée avec beaucoup de talent dans son excellente monographie : c'est par voie d'exclusion que cet habile observateur est arrivé à se former une idée très-absolue de la pellagre. Selon lui, cette maladie ne serait qu'une cachexie due à une nourriture insuffisante et de mauvaise nature; elle ne sévit que sur les classes pauvres. Or, la misère n'a pas de patrie; elle est de tous les pays, et cependant la pellagre ne se montre pas partout indifféremment; elle règne de préférence dans les lieux où l'alimentation se fait presque exclusivement avec du maïs; puis il s'efforce d'établir qu'il y a une relation directe entre le maïs et la pellagre; pour prouver cette proposition, il fait remarquer d'abord que la pellagre n'existait pas en Europe avant l'importation du maïs; il montre ensuite cette maladie se développant tour à tour en Espagne, en Italie et en France, et y devenant plus grave et plus fréquente, à mesure que la culture du maïs s'y fait plus en grand; il fait observer ensuite que la pellagre ne règne que dans les pays *à maïs*. Si on lui objectait qu'elle n'existe pas dans tous les pays où la magnifique graminée est cultivée, et surtout dans ceux où elle est originaire, il répond qu'il ne prétend pas qu'il doive se trouver des pellagreux partout où le maïs sert à l'alimentation, qu'au contraire tout tend à prouver qu'une telle opinion serait erronée; il reconnaît que son usage, comme aliment principal, n'est pas funeste à la santé, quand il est arrivé à son parfait développement, quand il est bien mûr et bien sec; il fait remarquer que ce n'est point par ses propriétés naturelles qu'il peut produire la maladie dont il s'agit dans ce travail, mais par certaines altérations auxquelles il est sujet dans quelques contrées; que la principale de ces altérations est celle qu'on

a nommée *verderame*, affection qui a été décrite par M. Balardini, dans un mémoire publié par ce dernier, et traduit par M. Roussel.

« Cette affection, dit le médecin italien, ne se manifeste qu'après la récolte et lorsque le grain est placé dans les greniers; elle apparaît dans le sillon oblong, couvert d'un épiderme très-mince, qui correspond au germe. Cet épiderme, qui, dans l'état normal, est ridé et adhérent à l'embryon, lorsque la production morbide que nous examinons est née, se détache de celui-ci et s'épaissit un peu ; pendant quelque temps cependant il conserve son intégrité, laissant voir seulement une matière verdâtre qui paraît lui être sous-jacente; si on enlève la pellicule épidermique, on trouve en effet au-dessous un amas de poussière, ayant la couleur du vert-de-gris, plus ou moins foncé : c'est un véritable produit parasite qui attaque d'abord la substance voisine du germe, se porte ensuite sur le germe lui-même et le détruit (1).

« La matière morbifique dont il s'agit se sépare en une infinité de petits globules, tous égaux entre eux, parfaitement sphériques, diaphanes, sans trace de *sporidioles* internes ou de diaphragmes, sans vertiges de cellulosités ou d'appendices à la surface, lisses et très-simples.

« En comparant cette matière avec la farine du grain demeuré sain, on a trouvé que celle-ci était formée de cellules irrégulières, imparfaitement sphériques ou plutôt polyédriques, à angles obtus, souvent inégaux, et deux fois au moins plus volumineuses que les granules mycéloïdes de la matière en question. Après avoir réuni les caractères de celle-ci, le baron Cesati, qui s'est prêté sur ma demande à ce difficile examen, n'a pas hésité à la considérer comme un véritable *fongus parasite,* qui doit être placé dans le genre *sporisorium* de Linné... Outre une analyse microscopique, une analyse chimique

---

(1) M. Balardini a plusieurs fois essayé de faire germer des graines de maïs attaquées de *verderame*, il n'a jamais réussi.

très-attentive a démontré la nature fongoïde de ce produit; on a trouvé, en effet, au lieu des éléments ordinaires qui composent le maïs, une bonne dose de stéarine, de la résine, de l'acide fongique et une substance azotée fluide ammoniacale. »

M. Balardini a fait de nombreuses expériences desquelles il résulte que l'altération dont nous venons de parler donne au maïs une saveur amère, âcre, désagréable; que cette graine *verderamée* peut produire des effets nuisibles sur les animaux ainsi que sur les hommes.

« Le maïs affecté de verderame renferme en outre, dit le docteur Balardini, des principes délétères, âcres, inassimilables, capables de produire des effets nuisibles sur l'homme, et, s'il est longtemps mis en usage comme aliment du cultivateur et du journalier pauvre, de ravager tellement l'organisation, en altérant les conditions normales des organes digestifs, pervertissant les humeurs et la crase du sang, qu'il arrive à engendrer une forme morbide spéciale, qui est la pellagre; il se comporte, du reste, d'une manière analogue à celle des autres poisons végétaux et des autres céréales altérées par des productions fongoïdes de nature différente, et qui produisent chacune une forme morbide particulière chez l'homme » (1).

Mais si le maïs non complétement mûr, ou affecté de *verderame,* peut produire la pellagre, comment se fait-il qu'en Bourgogne, province où cette céréale doit rencontrer nécessairement plus de difficultés pour arriver à une parfaite maturité, son usage ne donne pas naissance à cette maladie. M. Roussel prévient cette objection, en disant que si la pellagre ne se montre pas dans cette contrée, c'est que le maïs y est passé au four, opération qui lui enlève l'humidité qu'il pouvait avoir conservé, détruit les insectes qui pourraient l'altérer plus tard, et le dépouille de toutes ses qualités délétères.

M. Roussel expose ensuite dans son livre l'opinion de M. Marzari, qui veut que la pellagre soit due à l'absence, ou du moins à la petite

---

(1) Traduction de M. Roussel.

quantité de gluten que contient la graine du maïs : il ne donne pas de grands développements à l'idée du médecin italien, se trouvant dans l'impossibilité de déterminer avec précision le rôle que pouvait jouer cette prétendue cause. Comment le maïs agit-il dans ce cas-là ? serait-ce en débilitant la constitution, comme le font tous les aliments indigestes et insuffisants, ou bien en exerçant une action spéciale sur quelques accidents pellagreux ? Ce sont là des questions qu'il ne cherche pas à résoudre, disant qu'il n'a l'intention que de prouver que la pellagre a sa cause efficiente dans l'usage du maïs.

A l'appui de son opinion, le savant médecin de Paris cite, d'après des observateurs italiens, des faits de guérison produite par le seul changement de nourriture, par la suspension du maïs, remplacé par l'usage du pain de blé. Cela se voit souvent chez les habitants de la campagne qui quittent leurs demeures pour aller servir dans les villes voisines, comme domestiques, ou pour payer à la patrie le tribut qu'elle exige de tous ses concitoyens. Si chez eux la pellagre n'a pas produit encore des désordres trop graves, leur état ne tarde pas à s'améliorer ; mais s'ils reprennent leur premier genre de vie, la maladie ne manque pas de les atteindre de nouveau.

Nous n'ignorons pas que l'on peut opposer des objections à l'opinion de M. Roussel. Ainsi, il est des faits qu'il est très-difficile de faire rentrer dans les explications qu'il donne, particulièrement les trois faits observés à Paris, dont deux dans le service de M. Gibert, à l'hôpital Saint-Louis, et un autre à l'hôpital de la Charité, dans les salles de M. Rayer. Aucun de ces trois malades n'a fait usage d'aliments préparés avec la farine de graine de maïs ; la pellagre paraîtrait donc pouvoir se développer quelquefois en dehors de cette condition. M. Roussel dit bien que les deux premiers, ceux de Saint-Louis, ont pu faire usage de maïs et avoir oublié cette circonstance ; mais ce genre d'alimentation est tout à fait inconnu aux environs de Paris. De plus, MM. Hameau, Ardusset et plusieurs médecins italiens, prétendent avoir observé la pellagre sur des individus qui ne s'étaient jamais nourris avec du blé de Turquie. Malgré tout cela, les idées de

M. Roussel, sur les causes de la pellagre nous semblent encore plus justes que toutes celles qui ont été émises sur le même sujet; son opinion nous semble répondre mieux que toute autre à la plupart des faits observés jusqu'à ce jour; du reste, mes propres observations viennent encore la corroborer; tous les pellagreux que j'ai eu l'occasion de voir ont fait usage de maïs; la plupart s'en sont nourris presque exclusivement, et parmi eux, nous trouvons ceux dont l'état doit inspirer le plus de crainte, Bernard Marsan et Pierre Labat (1re et 2e observations). Mais il est une autre considération très-importante que nous devons faire remarquer, c'est que presque tous ces malades sont forcés, par leur peu d'aisance, à se nourrir de blé de Turquie de fort mauvaise qualité. On cultive, en effet, sur la rive droite de l'Adour, deux espèces de maïs, l'une que l'on ensemence en avril, et que l'on récolte en septembre; cette espèce est de bonne qualité, parce qu'elle est bien sèche et bien mûre quand on l'apporte dans les greniers. Il est une autre variété que l'on jette dans la terre, en juin ou juillet, dans les champs qui ont déjà fourni durant la même année une moisson de seigle; celle-là n'arrive presque jamais à un développement complet, à une parfaite maturité; il ne faut pour cela qu'un automne pluvieux ou froid. Les gens aisés donnent cette graine à la volaille ou aux bestiaux; tandis que les paysans pauvres sont obligés de s'en nourrir. Dans la Chalosse, on ne cultive que la première variété de maïs, et l'on sait que la pellagre y est fort rare, tandis qu'elle est très-fréquente dans la Lande. On se tiendra compte de cette différence, si l'on veut avoir égard aux considérations précédentes; c'est-à-dire, si l'on veut se rappeler que le maïs dont se nourrissent les habitants de la Chalosse est sec, mûr, de bonne qualité; tandis que celui qui sert à l'alimentation des Landais est dans des conditions tout à fait opposées. J'ai déjà fait remarquer aussi que sur la rive droite de l'Adour, l'air est chargé de miasmes et d'émanations putrides; que la population y est sale, malpropre, mal vêtue; que les habitations sont basses, humides, mal aérées; que la plupart des cas de pellagre s'observent dans la classe la plus misérable. Nous admettons donc deux genres

de causes capables de produire la pellagre, les causes prédisposantes, telles que la malpropreté, la misère et les autres circonstances que nous venons d'énumérer; une cause *efficiente*, l'usage du maïs de mauvaise qualité.

Traitement. — Comme je l'ai déjà dit ailleurs, les médecins italiens qui ont eu l'occasion de traiter la pellagre ont vainement essayé contre elle tout l'arsenal des remèdes fournis par la thérapeutique. Les méthodes curatives ont varié suivant les idées que l'on se faisait de la nature et des causes de la pellagre : ainsi, on a tour à tour employé pour combattre cette cruelle maladie, les rafraîchissants, les purgatifs, les antiphlogistiques, les antimoniaux, les opiacés, les sudorifiques, les révulsifs, les mercuriaux, etc. etc. Strambio, après avoir fait des essais fort nombreux, avoue avec une déplorable franchise qu'il n'avait jamais vu un pellagreux qui dût sa guérison aux remèdes. Les médecins qui ont étudié cette maladie dans le midi de la France, dans les départements de l'Aude, de la Haute-Garonne, des Basses-Pyrénées, des Landes et de la Gironde, n'ont pas plus de confiance dans leur efficacité. Voici l'opinion de M. le docteur L. Marchand à ce sujet : « On n'a guère plus songé à guérir thérapeutiquement l'endémie landaise; on se contente de porter remède à certains symptômes spéciaux qui peuvent se prononcer trop fortement » (Mémoire cité). J'ai déjà dit, au commencement de ce travail, que les observateurs qui avaient reconnu la pellagre dans l'arrondissement de Saint-Sever avaient vainement tenté de la guérir; que certains d'entre eux qui ne la connaissaient encore que sous le nom de *dartres* avaient depuis longues années renoncé à toute espèce de traitement, et avaient abandonné la maladie à elle-même. Aujourd'hui, tous les médecins sont d'un accord unanime pour avouer que la pharmacopée ne peut rien contre cette cruelle et singulière affection, qu'elle n'est bonne tout au plus que pour détruire les complications dont elle peut être entourée; tous reconnaissent que pour guérir les pellagreux, il n'y a qu'un moyen

efficace, c'est de réparer leur constitution débilitée, à l'aide de tous les soins hygiéniques, et surtout à l'aide d'une bonne nourriture.

D'après ce que j'ai dit précédemment sur les causes de la pellagre, on pressent déjà que je ne chercherai pas, moi non plus, les moyens de la guérir dans les ressources de la thérapeutique. J'ai admis que la pellagre devait son origine à l'usage du maïs de mauvaise qualité, à la misère, à la malpropreté : pour rendre la santé aux individus atteints de cette affection, il faudra donc ou faire disparaître ces causes, ou éloigner les malades de leur influence. Les indications principales du traitement que nous adoptons seront par conséquent : d'interdire aux individus pellagreux les aliments préparés avec du maïs de mauvaise qualité; d'arracher ceux-ci à la misère et à la malpropreté, qui ont permis au maïs de produire sur ces constitutions délabrées des effets si désastreux; de rétablir leurs forces, à l'aide d'un bon régime nourrissant, composé de bonnes viandes, de pain de blé, de lait, de vin, etc. etc. Un grand nombre de médecins ont vanté le déplacement, l'éloignement des lieux où l'on a contracté la maladie, comme un des moyens les plus efficaces de la guérir. On cite plusieurs cas d'individus qui, ayant quitté la campagne pour habiter la ville, ont trouvé dans cette dernière un soulagement à leurs maux. Ce déplacement a le double avantage de favoriser le changement de nourriture et de soustraire le malade à l'influence des causes au milieu desquelles il avait été atteint de la pellagre; il faudra donc recommander cette mesure toutes les fois qu'en changeant de lieu, les pellagreux pourront aller dans des endroits où ils se trouveront dans de meilleurs conditions hygiéniques.

Si certains symptômes spéciaux prédominent, il faudra les combattre par des moyens appropriés. Ainsi, on pourra mettre en usage les saignées, les bains, les narcotiques, les astringents, selon que les accidents nerveux, gastriques, cutanés, ou inflammatoires, prédomineront.

Je devrais aborder maintenant une question très-importante, la prophylactique, c'est-à-dire l'étude des moyens à employer pour préserver de la pellagre. Mais je n'irai pas plus loin, les limites que j'ai dû imposer à mon travail ne me permettant pas d'entrer dans tous les développements que ce sujet exigerait. Pour combler cette lacune, je ne saurais prendre de meilleur parti que de renvoyer le lecteur au dernier chapitre de l'excellent livre de M. Roussel.

QUESTIONS

SUR

LES DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

Physique. — De l'électricité galvanique; en indiquer les sources.

Chimie. — De l'acétate de plomb.

Pharmacie. — Des préparations pharmaceutiques qui ont pour base un composé d'antimoine.

Histoire naturelle. — Énumérer en les rapprochant par groupes les médicaments fournis par la famille des légumineuses.

Anatomie. — De la direction des fibres musculaires dans les diverses parties du canal digestif.

Physiologie. — Toutes les parties du corps jouissent-elles de la sensibilité ?

Pathologie externe. — De l'étranglement par engouement.

Pathologie interne. — De l'inflammation des ganglions lymphatiques.

Pathologie générale. — Du ramollissement considéré dans différents tissus.

Anatomie pathologique. — Des corps fibreux dans l'utérus.

Accouchements. — De la procidence du cordon ombilical.

Thérapeutique. — Des applications thérapeutiques des eaux minérales alcalines.

Médecine opératoire. — Des opérations que réclame l'anus contre nature.

Médecine légale. — Des âges considérés dans leurs rapports ave les lois.

Hygiène. — De l'influence de la castration sur la santé.
